



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

11 | 2010

Grands hommes vus d'en bas

La construction d'un regard collectif : le cas de l'Inventaire du patrimoine

The construction of a collective gaze: the National Heritage database

Nathalie Heinich



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/1707>

DOI : 10.4000/gradhiva.1707

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 19 mai 2010

Pagination : 162-180

ISBN : 978-2-35744-025-8

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Nathalie Heinich, « La construction d'un regard collectif : le cas de l'Inventaire du patrimoine », *Gradhiva* [En ligne], 11 | 2010, mis en ligne le 19 mai 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/1707> ; DOI : 10.4000/gradhiva.1707

La construction d'un regard collectif : le cas de l'Inventaire du patrimoine*

Nathalie Heinich



* Je remercie Michel Melot, ex-directeur de l'Inventaire, sans qui l'enquête dont est issu cet article (*L'Inventaire et ses critères*. Paris, ministère de la Culture, 2006) n'aurait pu voir le jour, ainsi qu'Isabelle Balsamo et Hélène Verdier, qui m'ont aidée à la réaliser. Merci également à Béatrice Fraenkel qui, en m'invitant à en exposer les résultats dans son séminaire sur l'écriture de l'École des hautes études en sciences sociales, m'a permis de développer plus précisément la problématique ici traitée, et qui a bien voulu lire et critiquer une première version de ce texte.

1. cf. Chastel 1984.

À l'issue de plusieurs journées de « terrain », où le sociologue vient d'accompagner des chercheurs de l'Inventaire général du patrimoine dans l'exercice de leur travail de repérage et de sélection des bâtiments, l'atmosphère est plutôt au découragement : les procédures sont d'une complexité rebutante, et l'informatisation un maquis ; la lenteur des rendus est devenue proverbiale ; l'homogénéité de traitement est une visée sans cesse poursuivie par le « bureau de la méthodologie » parisien, mais avec des résultats toujours démentis par la réalité des pratiques, voire des conceptions de la mission elle-même, qui divergent parfois d'un bureau à l'autre au sein de la même direction régionale ; les critères de délimitation du corpus ne cessent de s'étendre, chronologiquement (du début du ^{xix}e à la fin du ^{xx}e siècle) et typologiquement (des classiques « monuments historiques » au patrimoine vernaculaire et au patrimoine industriel) ; et la perspective d'une couverture totale du territoire se voit reléguée à l'état d'utopie.

Bref, on est bien loin du projet imaginé lors de la création en 1964 du service de l'Inventaire des monuments et richesses artistiques de la France du ministère de la Culture, sous la houlette d'André Malraux et André Chastel : dresser, en quelques années, la liste de tous les éléments susceptibles d'être, sinon conservés matériellement par leur signalement à l'administration des monuments historiques, du moins sauvegardés symboliquement par l'étude scientifique ou, au minimum, la description écrite et la documentation photographique. Après quarante ans d'existence et une impressionnante série de réorientations du projet initial, le fantasme du « camion se déplaçant dans toute la France » – autrement dit, l'enquête homogène menée avec célérité par une équipe aux méthodes stables – s'avère n'être, précisément, qu'un fantasme, voire un « mythe » – le « mythe de l'Inventaire », comme le disent certains au sein même de la maison. Car il apparaît aujourd'hui clairement que le patri-

moins n'est pas ce que le service de l'Inventaire « découvre », mais bien plutôt ce qu'il « invente », avec toute l'instabilité que cela implique : instabilité qui serait acceptable, à la limite, si l'on se situait d'emblée dans le domaine du goût et de l'esthétique, toujours affecté d'une part de subjectivité ; mais qui est forcément dérangeante s'agissant d'une administration d'une part, et d'une mission définie comme scientifique d'autre part².

La production du regard

Et pourtant : à la fin d'une de ces journées sur le terrain, le sociologue, épuisé d'avoir essayé de comprendre le détail des procédures, et vaguement inquiet de n'y être pas vraiment parvenu, fait malgré tout une expérience intéressante : de la voiture qui le ramène à la gare, voyant défiler un paysage urbain inconnu mais banal, il se surprend en train de *regarder* tel immeuble, telle maison qu'auparavant il n'aurait pas même perçus dans le brouhaha visuel d'un tissu urbain indifférencié.

Cette double conclusion, négative et positive, il l'avait d'ailleurs déjà lue – mais sans la *comprendre* vraiment, faute de l'avoir expérimentée – dans le dernier en date des guides méthodologiques édités par la direction de l'Inventaire à l'usage de ses chercheurs, véritable manifeste constructiviste qui ne détonnerait pas dans les plus modernes travaux de sciences sociales : « Il ne s'agit donc pas d'aller

● ● ●

2. Il faut noter toutefois que cette dimension pour ainsi dire constructiviste du travail de l'Inventaire avait été pressentie par André Malraux lui-même, tel que le relit Michel Melot : « Malraux avait pressenti cette anticipation de l'institution sur le concept : "La recherche, écrit-il dans son texte fondateur de 1964, est devenue son objet propre." Cette phrase sibylline, absurde même, est pourtant adaptée à la situation. Cet "Inventaire" n'a pas de limites puisque nulle part ne sont définies ce que sont les "monuments" et où s'arrêtent les "richesses artistiques de la France". Il est donc légitime d'affirmer que l'un des objectifs de cet inventaire est de définir son propre corpus. Deux conceptions de l'objet d'art sont alors, sans qu'on s'en rende vraiment compte, brutalement opposées. Une conception académique qui suppose que l'objet d'art préexiste au regard porté sur lui et que des individus spécialement formés peuvent reconnaître. L'autre conception considère que l'objet d'art n'advient qu'au moment où il est reconnu comme tel, au moment historique où il "fait symbole". Dans la première, l'objet d'art est en quelque sorte prédestiné : il ne donne pas lieu à une création de valeur nouvelle lors de sa reconnaissance ; sa valeur est incluse dans l'objet, il suffit de l'y déceler. Dans l'autre, la valeur donnée à l'objet est historique et déterminée non nécessairement par l'époque à laquelle il a été créé, mais par celle qui l'adopte comme objet d'art. C'est ce qu'André Malraux appelle "la métamorphose". L'inscription dans ce registre de l'art ouvert toujours et à tous, c'est le "Musée imaginaire". » (2005)



Fig. 1 Le Villaret, en Lozère.
Languedoc-Roussillon
© Raymond Depardon/
Magnum Photos.

sur le terrain reconnaître un patrimoine qui serait déjà là, immuable depuis ses origines, identifiable comme tel de manière incontestable, mais de constituer le corpus possible des objets auxquels est attachée une valeur culturelle³ ; de sorte, y lit-on encore, que l'Inventaire est avant tout une « école du regard ».

Allons plus loin. Ce que produit l'Inventaire, ce n'est pas seulement un apprentissage du regard (ce qui supposerait que le regard préexiste au travail), mais c'est le regard lui-même : non pas seulement une *façon* de regarder, mais le *fait* même de porter son regard sur un objet, d'isoler celui-ci du contexte visuel ambiant pour en détailler les caractéristiques. Pour comprendre ce qui fait le propre de sa mission, il faut donc accepter un double et paradoxal déplacement : d'une part, de la logique patrimoniale de la découverte (mission impossible) à la logique sociologique de l'invention (mission d'ores et déjà accomplie) ; d'autre part, de l'objet regardé au sujet regardant. C'est ce second aspect qui fera l'objet du présent article.

L'invention du regard collectif

Ce qui s'invente à mesure que s'inventorient les choses, c'est un regard, que matérialisent les archives et les publications couronnant le travail. Or ce regard a ceci de particulier – et de particulièrement intéressant aux yeux du sociologue – qu'il n'est pas seulement individuel, mais collectif. En effet, il ne se réduit pas au développement d'une aptitude individuelle à regarder, comme dans toutes les formes d'expertise fondées sur la compétence visuelle ni non plus à la transmission de personne à personne, comme cela se produit, par exemple, avec un architecte enseignant à ses étudiants ou à ses collaborateurs l'art de regarder un bâtiment. Car dans le cas de l'Inventaire, le travail individuel d'expertise est borné, en amont et en aval, par des procédures partagées.

Sur le terrain, l'expertise s'exerce dans le cadre de procédures mises au point par le bureau de la méthodologie du service de l'Inventaire, objectivées dans des outils de description ou incorporées dans « l'œil » et le savoir-faire du chercheur. Dans les bureaux, l'expertise se matérialise dans une série d'inscriptions qui vont permettre de faire perdurer, dans le temps, et d'étendre, dans l'espace, les traces objectivées d'un regard, traces qui elles-mêmes contribueront à former d'autres regards, producteurs à leur tour de nouvelles traces. Des plus experts aux plus profanes, ces regards construisent peu à peu une « technique du corps », au sens que Marcel Mauss a donné à ce terme – ou plus précisément, dans le cas qui nous occupe, une « technique du regard⁴ ».

L'Inventaire n'est bien sûr pas le seul lieu où s'élabore un regard collectif : toutes les formes d'expertise visuelle institutionnalisée relèvent de cette problématique. Le regard collectif se repère à l'existence d'outils de perception et d'inscription du perçu, transmissibles dans l'espace et dans le temps, qui permettent à un nombre indéterminé de personnes de développer, face à un objet quelconque, un rapport visuel similaire. Et le premier domaine auquel on peut penser en la matière – le plus documenté en tout cas, même si cette problématique n'a pas été appréhendée comme telle par les spécialistes – est celui de l'histoire de l'art. Ainsi, des historiens d'art, des historiens, des sémiologues ont pu mettre en évidence, qui les outils techniques de représentation développés à une même époque par plusieurs praticiens, et s'imposant peu à peu comme un nouveau paradigme figuratif⁵ ; qui les repères perceptifs communs à l'ensemble d'une culture,

• • •

3. *Principes...* 2001.

4. Cf. Mauss 1950.

5. Cf. Erwin Panofsky, *La Perspective comme forme symbolique*. Paris, éditions de Minuit, 1975 [1932].

au-delà de la peinture proprement dite⁶; qui les fonctions méta-artistiques, voire méta-représentationnelles de la représentation visuelle⁷; qui la capacité à percevoir et évaluer non pas le contenu d'une représentation, mais sa forme, autrement dit le développement, chez les spécialistes et/ou les profanes, d'une perception proprement esthétique faisant passer les signifiants formels de la « transparence » du non-vu à l'« opacité » de ce qui forme l'objet principal du regard⁸; qui les formations discursives, les argumentaires savants propres à appeler l'attention du public sur des aspects jusqu'alors peu vus ou mal considérés⁹; qui les reconfigurations de la perception et de l'évaluation des œuvres aboutissant à des phénomènes d'invisibilité ou, au contraire, de mise en visibilité de certains types d'œuvres à un moment donné¹⁰; qui encore l'émergence chez les historiens d'art de nouvelles formes d'expertise spécialisée avec les techniques de l'attributionnisme¹¹.

Cependant, pour qui s'intéresse à l'expertise visuelle, en particulier dans sa dimension collective, le terrain d'investigation que constitue l'Inventaire présente, du point de vue méthodologique, de grands avantages par rapport au domaine, pourtant beaucoup mieux documenté, de l'histoire des arts visuels. En effet, il est bien délimité dans l'espace et dans le temps, concret, actuel, donc aisément observable. Il permet ainsi de déceler les deux grands moments de la formation d'un regard collectif : d'une part, en amont, la construction préalable des outils perceptifs puis leur usage sur le terrain, dans l'exercice du regard expert ; d'autre part, en aval, la constitution d'une culture commune par l'exercice du regard des destinataires – spécialistes ou profanes – informé par les inscriptions produites et diffusées par les experts.

Ces deux moments sont, dans la réalité, connectés les uns aux autres puisque l'accès des regardeurs aux inscriptions (la culture commune) ne peut avoir lieu que grâce à l'exercice conventionnalisé et contrôlé du regard expert par les auteurs de ces inscriptions (la production des outils). Mais dans le travail d'observation sociologique, ils sont forcément dissociés : on ne peut être à la fois sur le terrain, avec les chercheurs de l'Inventaire, et dans les centres de documentation ou devant les écrans d'ordinateur des utilisateurs de leurs données. C'est le premier de ces deux moments que nous avons choisi d'investiguer, et dont nous allons exposer ici les résultats, en relisant la question des procédures inventoriales à la lumière de cette problématique du regard collectif.

• • •

6. Cf. Michael Baxandall, *L'Œil du Quattrocento. L'usage de la peinture dans l'Italie de la Renaissance*. Paris, Gallimard, 1985 [1972] ; Svetlana Alpers, *L'Art de dépeindre. La peinture hollandaise au XVII^e siècle*. Paris, Gallimard, 1990 [1983].

7. Cf. Paul Veyne, « Conduites sans croyance et œuvres d'art sans spectateurs », *Diogenes* 143, juillet-septembre 1988 ; Hans Belting, *Image et culte. Une histoire du statut de l'art avant l'époque de l'art*. Paris, Cerf, 1998 [1990].

8. Cf. Philippe Junod, *Transparence et opacité. Essai sur les fondements théoriques de l'art moderne*. Lausanne, L'Âge d'homme, 1976 ; Louis Marin, *Opacité de la peinture. Essais sur la représentation au Quattrocento*. Paris, Usher, 1989.

9. Cf. Bernard Teyssedre, Roger de Piles et les débats sur le coloris. Paris, Bibliothèque des arts, 1957.

10. Cf. Francis Haskell, *La Norme et le Caprice. Redécouvertes en art*. Paris, Flammarion, 1986 [1976].

11. Cf. Carlo Ginsburg, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*. Paris, Flammarion, 1989 [1986].



Fig. 2 Chaudeyrolles, en Haute-Loire. Auvergne, 1990
© Raymond Depardon/
Magnum Photos.

Méthode pragmatique et perspective compréhensive

En nous centrant sur la dimension collective de cette aptitude particulière, saisie par la méthode pragmatique de l'observation des actions en situation, nous nous concentrons – dans une perspective familière en sociologie du travail – sur ce que les acteurs ont en commun dans l'expérience en question : en d'autres termes, sur les ressemblances. Ce faisant, nous renonçons à une perspective devenue plus commune dans la sociologie actuelle : celle qui consiste à mettre en évidence les différences d'une catégorie d'acteurs à une autre de façon à expliquer celles-ci par des paramètres extérieurs à la situation tels que l'origine sociale, l'âge, le sexe ou le niveau d'études.

Cette perspective, largement popularisée par les sondages d'opinion puis par la sociologie de Pierre Bourdieu, a son intérêt dans une visée explicative, d'une part, et dans une visée critique, d'autre part, cherchant à mettre au jour les inégalités illégitimes et à dénoncer les formes de domination. Or notre propos est très différent : ce qu'il s'agit de mettre au jour, ce sont les conditions implicites de l'action, ses logiques à la fois familières et non sues, comme l'est pour un locuteur la grammaire de la langue qu'il pratique, du moins tant qu'il n'en a pas appris les principes à l'école. En d'autres termes, il s'agit non d'expliquer mais de *comprendre*, en les explicitant, les fondements de l'expérience des acteurs. C'est pourquoi ne seront convoqués ici ni les cursus des chercheurs de l'Inventaire que nous avons accompagnés sur leur terrain, ni leurs propriétés sociodémographiques, mais bien plutôt leurs mots, leurs gestes, leurs outils, leurs techniques. Que le lecteur veuille bien nous accorder qu'il ne s'agit pas là d'une coupable ignorance des règles de la méthode sociologique (lesquelles sont parfaitement connues, aujourd'hui, par des milliers de sociologues, dont nous sommes), mais de l'expérimentation résolue d'une *autre* méthode, pour une *autre* sociologie.

C'est ainsi qu'après avoir exposé dans le détail quelques étapes significatives du travail du regard en matière d'Inventaire, nous observerons pas à pas comment s'opère le passage de la vision individuelle du chercheur à la représentation qu'il en produit sous une forme stabilisée, reproductible et durable, propre à construire un regard collectif sur le patrimoine.

Le travail du regard

L'Inventaire, donc, est ce qui produit du *regard* sur les choses avant même de produire, comme tout travail de recherche, du *savoir* sur ce qui est à *voir*. Dès lors qu'on adopte cette grille d'analyse, l'observation de ses pratiques se recompose entièrement, telle une image de kaléidoscope, autour de ce champ particulier de l'expérience : le *voir*, la *vision*, l'*œil*, le *regard*.

On s'aperçoit alors, tout d'abord, que ce qui différencie radicalement le chercheur – observé – du sociologue – observateur –, c'est que le premier est à l'évidence un expert du regard à la différence du second qui, désespérément profane, *ne voit rien* la plupart du temps dans ce qu'observe le premier. Par exemple, devant cette maisonnette d'apparence banale, au crépi rose bien lisse et propre, située à la périphérie de la ville : « Celle-là, explique le chercheur, qui est complètement remaniée, c'est une maison très ancienne ! Et elle est encore plus remaniée que quand je l'ai vue à l'époque parce qu'ils ont encore réussi à couvrir le toit d'ardoises. Mais il y a une cheminée qui est vraiment ancienne, c'est

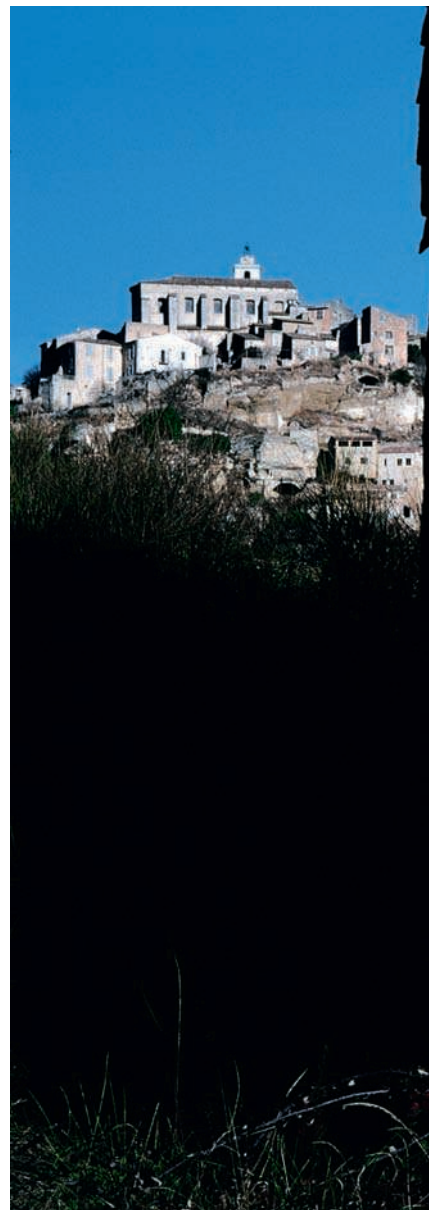


Fig. 3 Une grange devant le village de Gordes dans le Lubéron, Provence-Alpes-Côte d'Azur, 1980 © Dennis Stock/Magnum Photos.



comme ça que j'ai pu le déterminer. On la prendra, surtout parce qu'elle est sur le cadastre ancien. [Question : Elle est du ^{xviii}e siècle ?] Oh non, c'est plus ancien ça ! »

L'incompétence du sociologue rejoint là celle de l'habitant, qui a souvent du mal à croire qu'on puisse longuement regarder, sans arrière-pensées louches, un bâtiment dont il ne soupçonne pas l'intérêt alors qu'il en connaît tous les recoins. S'arrêter pour regarder quelque chose, l'extraire ainsi de sa familiarité en interrompant le cours de ses déambulations pour s'y *intéresser* ne peut se concevoir sans que cette chose-là soit dotée par le regardeur d'un intérêt – une valeur – autre que sa valeur d'usage. La première hypothèse qui vient à l'esprit du profane, c'est que cette valeur présumée est d'ordre esthétique, du fait que le regard n'est pas dissimulé comme ce serait le cas si le regardeur, attiré par la supposée valeur marchande de l'objet, s'apprêtait, par exemple, à commettre un cambriolage. Ainsi,

à un chercheur qui demande à l'habitant d'une ferme, devant l'entrée d'un appentis : « Monsieur, on peut regarder là ? », l'habitant répond aussitôt : « Oh, oui, mais c'est pas beau, ça ! » Et la valeur esthétique supposée motiver le regard est associée par le profane non à l'objet fonctionnel, mais à ce que lui-même aura cultivé à des fins d'ornement ; ainsi, cette vieille dame assise devant sa porte apostrophe fièrement le chercheur : « C'est bien fleuri, hein ? C'est pour ça que vous regardez ? » – et le chercheur : « Non, c'est votre porte que je regardais ! »

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est le regard expert : celui, en l'occurrence, du chercheur de l'Inventaire. À l'autre extrémité du spectre de l'aptitude visuelle, le comble du savoir regarder est d'avoir tellement incorporé l'expertise que l'on n'est pas même conscient de son propre regard. Alors la vision semble provenir de l'objet, qui « frappe l'œil », et non pas de l'acte regardant. Ainsi, le même chercheur chargé d'inventorier un cimetière explique, devant une juxtaposition de tombes standardisées dont aucune ne semble, comme on dit, « s'imposer au regard » : « C'est sûr que, dans un amas comme ça, je ne vais pas tout traiter, parce que j'aurais l'impression de rabâcher... Bon, l'intérêt est vraiment mineur... Donc la manière dont je vais traiter ça, c'est de prendre le carré dans son intégralité et voir ce qui, à mon œil... ressort, en fait, de l'amas, et je ne vais traiter que ce qui frappe mon œil. »

Pour en arriver là il faut, bien sûr, s'être « fait l'œil », c'est-à-dire avoir si bien incorporé les techniques de regard qu'on les a oubliées : « Au bout de six mois, on a quand même réussi à se faire l'œil, alors qu'au début c'était pas évident ! » constate un jeune chercheur. Et comment, concrètement, se « fait-on » l'œil, passant de la vision synthétique et indifférenciée à une vision analytique, capable de distinguer (aux deux sens du terme : différencier et valoriser) un grand nombre d'éléments ? D'abord, en utilisant les ressources préexistantes, c'est-à-dire les catégories sémantiques et perceptives partagées par les spécialistes : « Avant la description et l'évaluation intervient l'identification, la nomination ; c'est le travail de terminologie, qui permet de voir », explique un responsable. Ces outils sont variés : guides méthodologiques édités par le bureau de la méthodologie (mais pas toujours utilisés car jugés souvent trop abstraits : un chercheur nous confie qu'il continue de consulter le « livret sable », datant d'une vingtaine d'années et qu'on photocopie clandestinement, car il est plus concret, plus près du terrain que le nouveau guide, pourtant longuement élaboré, mais relevant plus du « travail prescrit », comme on dit en sociologie du travail, que du « travail réel ») ; listes de termes ou thesaurus ; modèles de « fiche Mérimée » ou de « fiche Palissy », correspondant aux deux bases de données informatisées pour les bâtiments et pour les objets ; ressources locales collectées avant l'enquête sur place, telles que le pré-inventaire, lorsqu'il existe (fig. 5), typologies locales, cartes postales, plans, cartes IGN. À ces ressources objectivées s'ajoute, bien sûr, la formation, qui permet de transmettre de personne à personne les modalités de leur usage : soit par les nombreux stages organisés à Paris, soit par l'observation des chercheurs expérimentés qu'on accompagne sur le terrain.

C'est pourquoi la confrontation avec l'objet – l'acte de regarder – n'est qu'un moment ponctuel et individuel, intermédiaire entre la phase progressive d'acquisition des ressources communes et la phase ultérieure de restitution des conclusions. C'est le moment de la « reconnaissance », où ce qui est vu actualise ce qui est su : « On va le repérer parce que c'est un logis à pièce unique, avec cellier arrière, c'est une forme qu'on reconnaît. » C'est dire que le regard est loin de se limiter (comme le voudrait la perspective interactionniste, qui confond parfois la méthode avec l'objet) à la mise en présence *hic et nunc* d'un individu avec un



objet : laquelle équivaut à rien de plus que le goulot d'un sablier. Plus largement, le regard est fait de l'ensemble de ces trois moments, largement étendus, dans le temps – l'avant, l'après – et dans l'espace – le partage avec les pairs.

Écoutons par exemple ce chercheur nous décrire une maison, dans un inventaire de l'habitat rural : il explicite remarquablement un double mouvement contradictoire, allant du tout aux parties puis au tout, et de l'usage à la forme puis à l'usage ; autrement dit, de la typologie préexistante, qui permet de catégoriser globalement le bâtiment, aux éléments particuliers, qui confirment et affinent le premier diagnostic, puis au traitement ultérieur de l'objet dans la procédure de l'Inventaire ; autrement dit encore, du général au général en passant par le particulier ; du fonctionnel au fonctionnel en passant par l'esthétique ; et de l'avant à l'après en passant par le maintenant :

« On a là une maison de manouvrier : c'est un ouvrier paysan, qui ne possède pas de terres de culture, donc qui n'a pas de grange, mais qui peut avoir des bêtes... On le voit à l'absence d'exploitation importante, à l'absence de travée, à la cave... Tout le monde vit dans la même pièce, il y a une alcôve où dorment les parents... Ici c'est en partie dénaturé, mais elle présente encore suffisamment d'éléments pour qu'on la retienne, notamment la porte à chanfrein, la tour d'escalier, la fenêtre aussi à chanfrein à droite, la porte avec son linteau en accolade... Encore que le linteau soit un élément rapporté... Mais l'entrée de la cave aussi est ancienne, la fenêtre aussi de l'étage est bonne, il n'y a que le recouvrement qui ne soit pas

Fig. 4 La ferme du Garet.
Villefranche-sur-Saône,
Rhône-Alpes, 1960 © Raymond
Depardon/Magnum Photos.

bon... Donc ça fera du repéré... Au niveau de la photo, on prendra quand même aussi la partie agricole, même si elle est très dénaturée, parce qu'il faut quand même qu'on considère l'édifice dans son intégralité, on ne peut pas couper sous prétexte que le morceau de gauche est meilleur... » Chez ce chercheur confirmé – l'un des plus anciens du service – se succèdent ainsi, en quelques secondes, trois moments du regard : synthèse par référence immédiate à la catégorie (premier coup d'œil), analyse par décomposition (regard analytique), puis anticipation du regard d'autrui qu'autorisera le traitement matériel et iconique de l'objet à l'intérieur d'une procédure globale.

Dans d'autres cas – objets plus problématiques ou chercheur moins expérimenté –, l'enquête est requise pour appuyer le regard. On constate ainsi, dans l'extrait suivant, comment le terme « voir » est utilisé dans le sens d'« aller voir », c'est-à-dire d'entrer, d'interroger, de comparer : « Il *faudrait voir de près*, l'histoire de la maison, ce qui a été prévu comme ouverture dans la façade dès l'origine... Il *faut voir, peut-être* c'est une ancienne ferme, derrière il y a manifestement des bâtiments, mais derrière il y a *peut-être* aussi des communs... Donc il faut aussi *s'interroger* sur ce qu'on avait à l'origine, est-ce qu'on avait sous un même toit une partie réservée aux animaux et une partie réservée aux hommes, comme on a dans beaucoup de structures agricoles, est-ce que c'était au contraire d'emblée la boutique avec l'habitat à côté... C'est l'*étude* précise, le fait de *rentrer, d'interroger* les gens, de *regarder* sur le cadastre, de *regarder* sur les cartes postales, qui permet de reconstituer l'histoire de ce bâti qui par sa modestie n'a pas laissé de traces... Donc c'est là que l'*œil* du chercheur, sa compétence, sa connaissance... »

On observe là comment se rallonge la chaîne qui va de l'*œil* (au sens propre : l'organe) du chercheur à la matérialisation sur le papier de ce qui est vu : entre les deux, il y a l'enquête, qui produit un *regard* informé sur l'objet, lequel produit à plus long terme l'*œil* (au sens figuré : le coup d'œil) du chercheur, tout en permettant d'arriver au résultat attendu : des mots inscrits et des images, susceptibles à leur tour d'être vus par des utilisateurs¹².

Sur le terrain

Concentrons-nous ici sur le goulot du sablier, c'est-à-dire le travail de terrain : nous allons constater que l'exercice du regard y mobilise des techniques spécifiques. Elles s'accompagnent souvent d'une mobilisation de tout le corps puisqu'il s'agit principalement d'aller du loin au près : le « il faut aller plus près pour regarder » est un leitmotiv.

Il arrive que le chercheur ne voie rien, faute non pas de compétence à voir mais de visibilité matérielle : c'est le degré zéro du regard expert. Car on ne peut pas toujours gratter la terre ou la rouille qui brouille une inscription, ni monter sur un toit (« Pour le matériau de la toiture, le problème c'est qu'on ne voit pas... J'ai l'impression que ce n'est pas de la tôle... Je marque "à vérifier" »), ni écarter les obstacles qui barrent la vue : « Ce qui fait le charme du cimetière, c'est que c'est un cimetière romantique, avec beaucoup de végétation, mais qui n'a pas été maîtrisée, ce qui pose le problème de savoir quoi faire par rapport aux plantations sauvages, qui participent certes au côté un peu... fantastique du lieu, mais qui en même temps détruisent les monuments... » L'acte de regarder, même lorsqu'il est voulu et prévu par le regardeur, doit parfois se conquérir contre les obstacles qui s'interposent entre son œil et l'objet visé.



12. La dimension dynamique de l'expérience visuelle et la multiplicité des ressources corporelles et cognitives dont elle dépend ont été explorées par le psychologue Rudolf Arnheim [1976 [1969]].



Fig. 5 Photocopie de carte postale ancienne.
Photo de l'auteur.

Parfois il faut s'aider d'instruments, tels que craie pour faire ressortir les inscriptions dans la pierre, jumelles ou échelle dans les églises : « Là, on monte avec une échelle, on regarde s'il y a quand même une signature, une marque de fabrique... » L'exercice est parfois sportif, comme lorsque ce chercheur escalade la clôture d'un calvaire et grimpe aussi haut qu'il peut à la recherche des informations qui l'intéressent : « Ça, c'est un calvaire, apparemment, des ateliers X... Je fais le tour... Je vais aller voir de plus près parce qu'il y a un sculpteur qui s'appelle Y, qui a beaucoup travaillé avec les ateliers X... On trouve beaucoup de ses croix dans les années 1860... Je les repère toutes : ça permet, en fin d'enquête, de quantifier la production d'un atelier. Dans la base de données, on pourra interroger, on aura la référence au sculpteur. Donc, je note : "petit enclos surélevé"... Ce serait une croix de carrefour, un calvaire, une croix monumentale... J'ai un soubassement, traité en pierre de taille, surmonté d'une corniche débordante... sur lequel est posé un socle... qui porte un fût... couronné d'une croix... ornée d'un Christ... Je relève quand même qu'il y a une inscription sur le socle... donc face... 1867... Je vais voir si... Il y a le blason de la famille, sans doute le propriétaire du château... Je mets : "Inscription illisible à la base de la croix, au revers." Inscription illisible, ou lecture incertaine... »

Dans le cas d'un bâtiment, porter le regard du loin au proche revient souvent à passer de l'extérieur à l'intérieur : ce qui mobilise des ressources non plus seulement corporelles mais aussi relationnelles, lorsqu'il faut entrer en contact avec l'habitant, expliquer les raisons de son intérêt pour le lieu, demander des renseignements puis l'autorisation d'entrer, écouter récits et digressions – quitte à y perdre un temps précieux. Ainsi, face au bâtiment de droite, le chercheur s'interroge (fig. 6) :

« Je vais faire le tour. Il y a sûrement quelque chose d'ancien, là... À moins que ce ne soit du remploi... Il faut voir derrière. Là on voit bien qu'il y a un collage de la partie arrière... [...] Tiens, je vais demander aux gens... [On s'approche du couple d'habitants sur le pas de leur porte, devant le bâtiment de droite.]

CHERCHEUR – Ce bâtiment, là [à gauche], ça a l'air assez ancien ?

HABITANT – Oh, pas si ancien qu'ici !

CH. – Et votre cheminée, elle est encore ancienne ou vous l'avez transformée ?

H. – Transformée.

CH. – Et vous auriez des photos anciennes ?

Fig. 6 Anciens et modernes.
Photo de l'auteur.



H. – Oui !

CH. – Ah, c'est bien ! Parce que le bâtiment, là [à gauche], il pourrait être ^{xvii^e-xviii^e}... Mais il a été repris... Et je me demandais si ça n'avait pas été rabaissé... Dans les combles, il n'y avait pas de cheminée ?

H. – Non, celle-ci a toujours existé ! [On entre dans la maison.]

H. – On a tout isolé ! On a tout changé !

CH. – Là, c'est quand même plus ancien que ça ne paraissait ! Parce que les espacements au ^{xix^e} sont beaucoup plus rapprochés, entre les solives... Là, c'est peut-être ^{xviii^e}, voire ^{xvii^e}...

H. – Vous savez, ça aurait trois cents ans que je ne serais pas surpris, hein !

CH. – Avec ces poutres, et avec le trou de la cheminée là, ça pourrait être ^{xvii^e-xviii^e}.

H. – Parce que cette poutre-là, elle a été travaillée à la main, hein, vous voyez ! À la hache ! Autrefois... On voit les coups de hache...

CH. – Oui...

H. – Nous, on voulait les cacher, et puis les enfants ont dit non ! [...] Moi je vous dis, ça date de deux cents ans, peut-être trois cents aussi...

CH. – Oui, c'est possible ! Parce que de l'extérieur, sur le coup, comme vous avez tout réenduit, on ne sait plus...

H. [tapant sur le mur] – Ah oui, on a tout isolé : laine de verre derrière, comme ça doit être fait, et tout ! Maintenant, c'est vrai que nous on voulait les cacher, et les enfants ont dit surtout pas, même pas les solives non plus, ne cachez pas ça ! C'est ancien, mais aujourd'hui c'est recherché !

CH. – Autrefois, la partie gauche dépendait d'ici ou c'était indépendant ?

H. – La maison d'à côté ? C'était indépendant. [...] Avant, c'était exploité... Aujourd'hui c'est des jeunes qui y habitent, ils travaillent en ville... Ah, tout ça c'est du passé ! Et vous cherchez quoi là, aussi ? »

De retour dans la voiture, le chercheur prend des notes (« Donc je mets ^{xviii^e}, avec point d'interrogation... Je mets "logis à pièce unique et cellier arrière"... »), tandis que le sociologue médite sur l'ironique renversement des choses produit par cette petite enquête : on voit désormais que les jeunes, à gauche, habitent une maison qui, au premier regard, a l'air plus vieille qu'elle ne l'est en réalité, tandis que les vieux, à droite, habitent une maison qui paraît extérieurement plus jeune que l'âge que révèle l'exploration de l'intérieur...

C'est ainsi qu'à force d'accumuler des informations visuelles, le travail de terrain permet de passer du « croire » – les prénotions, les préjugés – au « voir »,

c'est-à-dire à ce qui, pour le regardeur, fait preuve : « Par exemple, en Sologne : au début, on croit que c'est du torchis et du chaume, et puis on voit que c'est essentiellement de la brique et de la tuile. » Pour un chercheur expérimenté, c'est-à-dire pour quelqu'un dont le regard est « fait », l'évidence – au double sens de ce qui va de soi et de ce qui fait preuve –, ce n'est pas ce qui se sait mais ce qui se voit « à l'œil nu » (« peut-être qu'un chercheur plus expérimenté pourrait le dire à l'œil nu mais pour moi c'est l'étude qui pourra le déterminer »), ce qui « saute aux yeux », ce qui « frappe l'œil » ou encore ce que « dit l'œil » : « Là, c'est des constructions d'après les années 1960... Bon, si après il y a des documents qui le contredisent, il faudra que j'y revienne, mais là, c'est l'œil qui le dit... » Cette incorporation du savoir – ou, devrait-on dire plutôt, cette « inoculation » puisqu'il s'agit de la partie oculaire du corps – joue particulièrement en ce qui concerne la datation, comme on l'a constaté dans l'extrait ci-dessus. Car rien a priori ne nous dit – sinon l'expérience accumulée du chercheur – si, par exemple, la pierre portant une date est bien d'origine ou si c'est une pierre de remploi.

Du loin au proche, de l'extérieur à l'intérieur, de l'apparent au dissimulé : la compétence du regard peut même aller jusqu'à « voir » ce qui n'est pas visible, à traverser les obstacles et les apparences, à imaginer ce qui fut sous ce qui est, bref à « voir dans la tête » selon l'expression suggestive d'un chercheur. Ce dernier se plaint que « les gens » cèdent à la mode consistant à décrépir les façades, y compris pour des maisons qui ont toujours été crépies : « Il y a des maisons 1930 qui sont vraiment massacrées parce qu'on a enlevé l'enduit, qui n'ont plus aucun caractère... Mais ce n'est pas pour autant qu'on ne les sélectionnera pas, parce que nous on s' imagine que la maison avait un enduit, dans notre tête ! On est très déformés, très déformés [i.e. : formés à voir ce qui n'est plus là] : pour nous, la dénatura-tion [i.e. : apparente] n'est pas a priori un critère de non-sélection. C'est très net. »

C'est dire qu'à la différence du profane, l'expert parvient à « voir » non seulement le présent, mais aussi le passé, quitte parfois à s'aider d'instruments, tel le cadastre, qui pour ceux qui savent les regarder agissent comme des révélateurs de l'état antérieur : « Là on voit, quand on regarde le plan, qu'il y a eu des imbrications du bâti, des parcelles, ça se coupe ici, ça se recouvre, ce n'est pas un urbanisme concerté... Il y a eu des implantations balnéaires, et on sent bien qu'à l'arrière il y a eu des avancées plus locales, non concertées... Donc ça, on le voit ! » Le regard expert sur le patrimoine, en tant qu'il passe par une « convocation du passé historique », produit ce que Danny Trom, étudiant les formes de mobilisation de défense des paysages, a nommé une « temporalisation de l'espace » telle que « tout objet y est saisi comme travaillé de l'intérieur par une tension entre un "avant" et un "après"¹³ ».

Finalement, c'est l'acte de regard lui-même, dans son apparente nudité, qui produit l'intérêt de l'objet par la seule force de son action : action dont il faudrait idéalement pouvoir retirer l'exercice d'explicitation à voix haute à l'intention du sociologue pour obtenir l'exemplification la plus pure (mais qui serait alors inobservable) d'une expertise visuelle incorporée. Car le paradoxe du regard c'est que, plus que toute autre action, il n'est pas observable à l'œil nu, ne se laissant approcher que par la verbalisation.

Ainsi, face à un groupe de maisons que le profane qualifierait, au mieux, de banales, ce chercheur mène son observation à voix haute, explicitant comment le regard analytique fabrique pas à pas l'intérêt de l'objet, jusqu'à valoir à celui-ci une prise en compte non acquise au départ (fig. 7) : « Ce qui me cause un peu de souci, ce sont ces maisons-là : évidemment, elles sont construites dans



13. Trom 1997 : 105-108.

les années 1930-1940, et après elles sont remaniées, enfin bon... Elles ont quand même une physionomie telle que, si les ouvertures n'étaient pas en place, je n'en ferais rien, de ces maisons-là! [Question : Et le remaniement, vous le voyez à quoi ?] Tout ! Ce n'est pas un remaniement complet, parce qu'il se peut que l'intérieur soit resté en place, mais rien ne nous permet d'évaluer l'intérieur, comment se fait la distribution, rien... Ils ont complètement modifié... Ils ont rajouté un pignon, ils ont refait la toiture, et tout ça... C'est une maison dont l'aspect extérieur plaide en sa défaveur, mais bon... Je crois qu'on va la faire quand même parce que finalement, je pense qu'elle n'a pas été si transformée que ça. » On observe là comment, en situation, on passe du premier coup d'œil plutôt indifférent, voire négatif, au regard appuyé, qui crée l'intérêt de l'objet : « Évidemment, plus on est sur le terrain, plus on regarde ça avec un œil attentif, et plus on y trouve de l'intérêt, comme toujours... » commente le chercheur en question.

De la vision à la représentation

Sortons à présent du goulot de notre sablier et descendons vers l'aval du travail : le passage de la vision individuelle du chercheur à la représentation qu'il va en produire pour les utilisateurs de son enquête.

Si l'on s'en tenait à ce qui se passe sur le terrain, nous aurions affaire à un regard individuel, certes collectivement formé, mais sans aucune transmission à autrui sinon, éventuellement, la transmission de personne à personne en situation de formation. Or le propre de l'Inventaire est de produire non seulement un regard mais aussi, nous l'avons dit, un regard collectif, non seulement parce qu'il est soumis à des procédures formalisées, des conventions, des aptitudes partagées, mais aussi parce qu'il est susceptible d'être transmis sur un mode élargi : élargi dans l'espace – à un grand nombre de personnes – et élargi dans le temps – pour une longue durée¹⁴. Car la plupart des inscriptions produites par les différentes procédures de l'Inventaire ont pour but de rendre l'objet lisible ou visible par autrui : faire des images, écrire des mots, tracer des chiffres, c'est se situer d'emblée dans le passage de l'individuel au collectif. Les exceptions sont rares, et personnelles, tel ce code secret utilisé par un chercheur : « C'est complètement dénaturé ! Donc moi je mets un "D" quand c'est comme ça. [Question : Un "D", ça veut dire... ?] "Dénaturé". »

Si le travail de terrain se fait plutôt en solitaire (ou parfois à deux), le chercheur n'en est pas moins accompagné, mentalement, par les destinataires futurs des résultats de son travail : d'abord ses collègues, ses supérieurs hiérarchiques et, s'il y a lieu, les commanditaires de l'étude ; puis les spécialistes qui seront amenés à consulter les dossiers de l'Inventaire ; et enfin le public profane, notamment les habitants des lieux inventoriés ou leurs représentants. C'est à cette présence virtuelle d'autrui que renvoient les procédures en tant qu'elles permettent une systématisation, une mise en commun de l'ensemble des données recueillies et une garantie de fiabilité pour leurs futurs utilisateurs. C'est la raison pour laquelle le bureau de la méthodologie déploie de constants et méritoires efforts pour centraliser et unifier ces procédures (en dépit du fait qu'elles-mêmes ont beaucoup varié dans l'histoire du service), à coups de directives et de stages organisés à Paris pour les chercheurs de toutes les régions.

Exceptionnellement, le chercheur peut être amené à expliciter en situation son propre regard, à l'usage d'un tiers : soit un autre chercheur en formation, soit – ce qui n'est pas fondamentalement différent – un sociologue cherchant

• • •

14. Cette dimension collective du regard, qui intéresse particulièrement le sociologue, est précisément ce qui échappe au phénoménologue, même si celui-ci rapproche la philosophie des sciences sociales en abandonnant la perspective ontologique et métaphysique : lorsque Maurice Merleau-Ponty s'intéresse au regard, c'est toujours à travers un « je » et jamais à travers un « nous », dans la confrontation d'un sujet et d'un ou plusieurs objets – réduction inévitable dès lors que « l'existence d'autrui fait difficulté et scandale », et qu'« il n'y a donc pas de place pour autrui et pour une pluralité des consciences dans la pensée objective » (1976 [1945] : 402).

à comprendre comment il travaille. Ainsi conduit à objectiver son regard pour un autrui physiquement présent, c'est-à-dire pour un autre regard que le sien, le chercheur dispose d'une ressource bien connue : pointer du doigt¹⁵. C'est le degré zéro de la chaîne référentielle : l'œil du chercheur, l'index, l'objet, l'œil de l'observateur¹⁶ – et, ne l'oublions pas, le commentaire du chercheur, qui « légende » l'objet désigné par le doigt : « Ça c'est pas mal hein ! Oui... ça c'est pas inintéressant non plus, le traitement de la porte, avec deux couches, une première avec des bois verticaux, et puis une seconde en chevrons, parfois avec des motifs... C'est très banal, mais... » Mais le sociologue qui s'intéresse à la chaîne référentielle a bien du mal à photographier ce moment car le chercheur s'empresse de retirer son doigt, croyant que c'est l'objet qui est visé par l'objectif alors que c'est, justement, le doigt, c'est-à-dire l'action de viser ou, plutôt, de faire viser le regard de son interlocuteur. D'où, dans le corpus iconographique de l'enquête, un nombre conséquent de photographies avec un doigt flou...

Toutefois, ce doigt pointé ne prend sens que dans la mise en présence des deux bouts de la chaîne : le chercheur et l'utilisateur – puisqu'il est précisément ce qui relie le regard expert au regard profane ou, en tout cas, moins informé. Habituellement, l'utilisateur est absent : d'où la nécessité d'inventer des techniques d'objectivation du regard expert susceptibles de laisser des traces durables, scientifiquement informées et aisément consultables du travail d'inventaire, pour un public varié. Dans l'histoire du service, ce processus d'objectivation du regard des chercheurs a subi maintes modifications, dues pour l'essentiel aux considérables avancées technologiques de la dernière génération : des classeurs-papier des premières années, on est passé au microfichage dans les années 1970, à l'informatique dans les années 1980, puis à Internet dans les années 1990.

Comment s'organisent, pour le chercheur, les étapes de ce passage de la vision à la représentation ou, en d'autres termes, du moment individualisé d'un regard lui-même fortement informé par des procédures collectives au moment collectif d'une information standardisée offerte à un nombre indéterminé de regards individuels ?

Au degré zéro de la transmission du regard, on trouve, nous l'avons dit, le doigt pointé, qui permet de montrer directement, de personne à personne, ce qu'il y a à voir. En l'absence de cet interlocuteur immédiat, l'appareil photographique constitue l'équipement technique du doigt pointé en offrant à autrui un cadre matérialisé à l'intérieur duquel l'objet se donne à voir. Prendre une photographie, donc (hormis pour ceux qui l'utilisent comme aide-mémoire personnel : « Comme je fais une photo, elle me permet de revoir l'ensemble des éléments »), *c'est déjà penser aux destinataires potentiels du travail* : « Elle n'est pas terrible : je vais en refaire une. L'image, c'est important : plus que le discours. Parce que moi j'ai un discours à travers ce que je veux voir, mais les autres ils ont l'image... Donc l'image, c'est important. » Dans l'acte de photographier, il y a donc autant les destinataires potentiels de l'image que l'objet lui-même : avant d'être image d'un objet, la photographie est image *pour* autrui.

Longtemps, l'illustration photographique a été déléguée à des photographes professionnels spécialisés dans le patrimoine : il existe environ trois millions de clichés, dus à une cinquantaine de photographes. La photographie apparaît en effet comme le complément quasi obligé du texte descriptif parce qu'elle est le moyen le plus immédiat de faire exister à grande échelle l'objet patrimonial en le constituant par le fait même de le montrer, comme l'a bien noté Trom à propos des mobilisations en faveur du paysage¹⁷. Depuis l'apparition du support

● ● ●

15. Sur la multidimensionnalité de l'action de pointer du doigt, cf. Goodwin 2003 : 217-241.

16. Pour une exploration serrée du travail de la référence dans l'activité scientifique, cf. Latour 1993.

17. « Agir veut dire se rapporter de manière intentionnelle à un objet spatialisé de telle sorte qu'il soit identifié et constitué en paysage. Le travail des militants, dans les situations où le paysage est un espace relativement indéterminé, objet de controverses quant à son statut, chose disputée (*causa*), consiste avant tout à (dé)montrer qu'il existe là quelque chose qui s'appelle "paysage", quelque chose possédant une valeur esthétique et méritant à ce titre notre sollicitude, nos soins et notre souci de conservation. Ce travail consiste essentiellement à faire circuler des images de l'objet disputé afin de faire partager au plus grand nombre une expérience esthétique (indirecte) du paysage, médiatisée généralement par une représentation photographique. » [Trom 1997 : 100]

numérique, de plus en plus nombreux sont les chercheurs qui prennent les photographies eux-mêmes. Mais qu'elles soient argentiques ou numériques, prises par un professionnel ou par le chercheur, ces photographies doivent répondre à un souci documentaire qui oblige à faire passer au second plan la dimension proprement esthétique; c'est ce qu'explique le conservateur en chef des bibliothèques dans sa préface au catalogue de l'exposition *Photographier le patrimoine*, organisée en 2004 à la Bibliothèque nationale de France à partir des clichés de l'Inventaire : « Tous ces travaux photographiques présentent une orientation commune; ils doivent fournir des *documents* et privilégier la lisibilité; ils ont souvent recours à une stricte frontalité, recherchent des lumières neutres en évitant les trop forts contrastes et ne font figurer des personnages que de manière exceptionnelle. Cette démarche photographique a construit ainsi son propre "style documentaire"¹⁸. »

Toutefois, l'étape principale dans l'ensemble d'inscriptions produites par le chercheur n'est pas la plus visible et ne passe pas, comme on s'y attendrait, par des images, ni même par des mots, mais par des chiffres : elle consiste à localiser l'objet regardé grâce aux chiffres correspondant aux données topographiques du cadastre ou à des croquis. Écoutons par exemple ces deux chercheurs arrivant sur le terrain, dans un village : « Là il n'y a rien sur le cadastre, même pas les noms de rue. Au mieux ils mettent les numéros de police... – Ça dépend des années : maintenant ils les mettent... Ce qu'on peut faire c'est les mettre là. – Oui, mais je ne les vois même pas les numéros sur les baraques, là, et même pas les noms de rue ! – Ah oui... Ils sont un peu attardés quand même ! – J'ai un très grand sens de l'orientation, mais quand même ! [Rires] » Assigner au bâtiment des coordonnées, c'est permettre au chercheur de « se retrouver », et à n'importe qui (y compris, par exemple, un photographe) de « retrouver » l'objet, tant matériellement – sur le terrain – que symboliquement – sur une carte. Car cette localisation est également ce qui autorise le travail cartographique, sans quoi personne d'autre que le chercheur lui-même ne pourrait voir le bâtiment étudié, faute de pouvoir le situer. D'où l'importance stratégique de cette phase du travail d'inscription du regard, pour laquelle chacun a ses « trucs » plus ou moins personnels : reporter sur la fiche le numéro de parcelle du cadastre, délimiter des îlots sur la carte, faire « des petits croquis, des petits dessins », entourer un numéro de rue « pour savoir que je l'ai vue »; en tout cas, assurer scrupuleusement la correspondance entre le territoire et la carte : « Autant moi, sur les fiches, je suis parfois approximative parce qu'on peut le restituer tout de suite, autant sur le cadastre on est d'une fidélité totale : il faut vraiment qu'on soit extrêmement minutieux parce que rien n'est plus facile que de se tromper d'une maison à l'autre. D'autant que ça sert aussi pour la cartographie. »

Un chercheur regrette ainsi que « dans certaines communes, pour le début des années 1960-1970, il n'y avait aucun élément cadastral, aucune localisation... Donc j'ai trouvé dans les inventaires des années 1970 des maisons que je n'ai jamais pu localiser : je ne sais pas si elles ont été détruites, ce qui fait que je n'ai jamais rien pu en faire... [Question : Le fait de ne pas localiser correspond à une démarche personnelle, où l'on ne se soucie pas de l'usage que peut en faire autrui ?] Exactement. Nous, ce qu'on nous demande, c'est : décrire, illustrer, localiser et dater. S'il n'y a pas ces quatre éléments-là, on ne peut pas étudier. [Question : Donc des mots, des chiffres, des images, des plans : les quatre piliers de l'inventaire ?] Oui, c'est le b.a.-ba de l'inventaire : c'est quelque chose qui doit être systématique, qui doit être un réflexe. »



18. Philippe Arbaizar, préface au catalogue *Photographier le patrimoine* [2004].



Fig. 7 Maisons banales.
Photo de l'auteur.

Première étape donc : localiser. Deuxième étape : décrire, par les mots inscrits sur les grilles de repérage. Celles-ci varient non seulement selon les régions et les types d'inventaire (rural, urbain, etc.), mais aussi selon les chercheurs : chacun constitue la sienne, manuscrite ou tapuscrite. À écouter ce chercheur nous commenter sa propre grille, on mesure le haut degré de personnalisation que constitue, à ce stade, son travail : « Donc j'ai une grille de repérage, que j'ai effectuée. Chaque grille correspond à un édifice, avec un certain nombre de critères. Il y a d'abord les critères obligatoires de la notice Mérimée, la notice de base, avec des critères prédéfinis, matériaux de construction, forme du mur, etc. Puis il y a tout le reste : les éléments qui me permettent de faire moi mes analyses selon ma problématique, les questions que je me suis posées sur le terrain. Avec ici une première case où je désigne l'édifice que je trouve face à moi... Une case qui me permet de définir en quoi la parcelle est constituée... Ici, pour localiser mon édifice, pour que je puisse me repérer quand je réinscris au niveau de l'informatique... Et là c'est toute la partie historique, datation, etc. Et cette partie-ci, c'est la description, avec les éléments obligatoires de Mérimée et les éléments personnels, qui vont être ensuite intégrés à une grille informatique que j'ai créée moi-même. »

Troisième étape : dater ; d'abord approximativement, par des périodisations estimées ; puis de façon plus précise, par la comparaison ou, parfois, par les dates inscrites sur les œuvres. Et quatrième étape enfin : illustrer, éventuellement, par les photographies ou par les plans.

Une partie seulement de ces quatre opérations de base se fait sur le terrain. Le travail au bureau permet ensuite de compléter ces différentes catégories d'inscriptions : cartographie (déléguée à des professionnels), rédaction des fiches, recherche d'informations complémentaires, éventuellement envoi d'un photographie sur le terrain. C'est également au bureau que sont produites les statistiques, par lesquelles les mots se transforment en chiffres : double opération de collectivisation, et de l'objet – ainsi devenu multiple – et du sujet – puisque les chiffres sont immédiatement compréhensibles par un grand nombre d'utilisateurs ; comme le dit un chercheur, « les statistiques, ça permet de quantifier car au niveau individuel il n'y a guère que le chercheur qui y voie clair ».

C'est donc au bureau que se fait la mise en forme dans les dossiers définitifs, aujourd'hui informatisés (et, le cas échéant, les notices approfondies des dossiers de sélection) : « Le travail de bureau, explique un chercheur, est un peu plus long, et c'est aussi le plus important. Car ce qui deviendra visible, c'est le travail de bureau. » À ce stade, l'écriture se double d'une signature, gage qu'on est bien dans une logique scientifique de l'auteur individuel et non pas dans une logique administrative du service anonyme¹⁹ : « La signature des bordereaux a toujours été prévue, dès le début. Mais elle n'apparaissait peut-être pas au niveau de l'affichage sur Internet, au début... Un dossier, c'est comme une petite publication, et dans une publication on cite ses sources. »

La dernière étape est celle de la mise à disposition des résultats : au niveau national, par les dossiers informatiques (bases « Mérimée » et « Palissy ») et, le cas échéant, par les dossiers scientifiques élaborés pour les œuvres « sélectionnées », et non pas seulement « repérées » ; au niveau régional, par les dossiers électroniques ou par des cédéroms grâce auxquels peut s'effectuer, éventuellement, une restitution directe aux élus locaux (en effet, quoique la vocation scientifique de l'Inventaire implique une présentation des résultats sous forme essentiellement écrite, il arrive que soient organisées des restitutions orales lors de réunions avec les commanditaires des études ou de conférences à l'usage des élus concernés, voire de journées d'études ou de colloques). Nous n'entrerons pas ici dans le détail complexe des problèmes d'informatisation de l'Inventaire, où se condensent toutes les difficultés liées à la centralisation de données disparates, aux tensions administratives entre Paris et les régions, à la spécialisation des tâches à l'intérieur de chaque service ainsi qu'à la contradiction entre une logique scientifique de précision des résultats et une logique communicationnelle de lisibilité.

L'apothéose, enfin, du travail du chercheur, c'est la publication²⁰ : là, la signature n'est plus celle, administrative, de celui qui engage sa responsabilité en remplissant une fiche de renseignements préformatée, mais celle, dûment « autorisée », du savant qui met en œuvre toute sa compétence, son savoir, son talent d'écriture. Les supports de publication sont, du moins au plus prestigieux : soit les *Itinéraires du patrimoine* (petits guides touristiques réalisés par les mairies), soit les *Images du patrimoine* (minces fascicules édités par l'Inventaire), soit les *Cahiers du patrimoine* (gros volumes spécialisés publiés par les éditions du Patrimoine), soit encore des ouvrages, souvent imposants et abondamment illustrés, aux thèmes extraordinairement spécialisés – habitat du nord des Hautes-Alpes, bâtisseurs des Hauts-de-Seine, châteaux en Sologne, hôtels particuliers du Marais, ville de Noyon, architectures d'usines en Val-de-Marne, métallurgie normande, orfèvres de Nantes, peintures murales romanes du Centre, poinçons de fabricants d'ouvrages d'or et d'argent, saints de la Haute-Vienne, métallurgie de la Haute-Marne, ponts d'Angers, faubourg Saint-Antoine, croix de chemin du pays de Bitche... Lire ou même feuilleter ces ouvrages, c'est comprendre immédiatement qu'il y a plus à voir dans le monde qu'on ne l'avait jamais imaginé, puis apprendre à le faire, peu à peu, dans les traces de ceux qui ont initié ce regard.

C'est là le cas de figure idéal. Mais il faut aussi mentionner le problème des travaux non restitués car abandonnés en cours de route faute de personnel compétent, le responsable ayant changé d'affectation – illustration typique de la domination de la logique administrative sur la logique scientifique. C'est ainsi que des mois, voire des années de travail se trouvent simplement archivés, dans le meilleur des cas, voire relégués au fond d'un grenier – donc soustraits aux regards, réduits aux traces aléatoires laissées dans une mémoire individuelle...



19. Cf. à ce sujet Fraenkel 1992 et Pontille 2004.

20. Cf. notamment Yves-Jean Riou, « Inventaire et documentation, inventaire et publication », in *Colloque sur les inventaires de biens culturels en Europe*. Paris, Nouvelles éditions latines, 1984.

Conclusion

Voilà donc comment, par une complexe série d'inscriptions numériques, graphiques, iconiques – voire, exceptionnellement, par des verbalisations –, on passe du regard individuel au regard collectif et de l'expérience corporelle à son objectivation : en d'autres termes, du « je » au « nous », pour reprendre l'analyse d'Émile Benveniste sollicitée par Béatrice Fraenkel dans son programme de « pragmatique de l'écrit²¹ ».

Notre étude rapprochée de la chaîne des opérations qui permettent ce passage montre que l'acquisition, par le chercheur de l'Inventaire, de la compétence visuelle est indissociable de l'acquisition de la compétence scripturale. Ces procédures basiques de l'Inventaire, d'une grande hétérogénéité sémiotique, remplissent les mêmes fonctions que l'écriture, selon l'analyse proposée par l'anthropologue Jack Goody : d'une part, une fonction de décontextualisation propre à « faire apparaître dans un contexte très différent et hautement "abstrait" » les unités non plus linguistiques mais visuelles ; et d'autre part, une fonction de stockage « qui permet de communiquer à travers le temps et l'espace et qui fournit à l'homme un procédé de marquage, de mémorisation et d'enregistrement²² ». L'une et l'autre fonctions permettent la communication de l'expérience visuelle et cognitive non seulement à d'autres personnes mais, plus globalement, à un « public » dispersé dans l'espace et dans le temps, hors de toute interaction directe avec celui qui la communique.

On peut alors décrire l'activité des chercheurs de l'Inventaire comme un travail de « médiation²³ » entre objets (susceptibles de patrimonialisation) et humains (dotés de la capacité minimale de les voir, sinon de les admirer), en même temps qu'entre individus (les chercheurs) et institution (l'administration patrimoniale) : il s'agit bien de rendre ces objets, littéralement, *visibles*, mais en les soumettant paradoxalement à des procédures d'une grande opacité puisqu'il faut un long apprentissage sur le terrain pour en acquérir un minimum de maîtrise. Cette opacité des procédures de mise en visibilité est le prix à payer pour la fabrication d'une culture commune, transmissible non seulement dans l'espace interactionnel de la communication directe, mais aussi dans le temps de l'après-coup, hors présence.

Ce que nous avons vu à l'œuvre dans le travail de l'Inventaire c'est, en d'autres termes, le fonctionnement pratique de ce qu'on pourrait appeler, pour paraphraser Maurice Halbwachs, les « cadres sociaux du regard²⁴ » (et que nous nous garderons bien de nommer, comme certains seraient sans doute tentés de le faire, la « fabrication du social », tant ce terme engage de présupposés métaphysiques qui n'apportent rien à la description ni à la compréhension de l'expérience). Envisagée sous cet angle, l'interminable mission de ce service apparaît comme tout sauf cette « utopie », ce « mythe », cette « mission impossible » qui désespère les observateurs extérieurs et même, parfois, les protagonistes eux-mêmes : car la mission est bel et bien accomplie s'il s'agit, non plus de découvrir des objets déjà là, mais de construire le regard qui les fait advenir à l'attention collective et à la connaissance. Par cette « activité pratique » qu'est le « rapport visuel au monde²⁵ » se produit ainsi non seulement du savoir objectivé, mais aussi un « art de regarder » à la fois durable et commun à un nombre indéterminé d'individus : autant dire, collectif.

CRAL, EHESS
heinich@ehess.fr

● ● ●

21. Cf. Fraenkel 2003, 2007.

22. « L'écriture a deux fonctions principales. L'une est le stockage de l'information, qui permet de communiquer à travers le temps et l'espace et qui fournit à l'homme un procédé de marquage, de mémorisation et d'enregistrement. [...] Cependant, l'utilisation d'une reproduction seulement auditive ne permettrait pas de remplir la seconde fonction, celle qu'a l'écriture en assurant le passage du domaine auditif au domaine visuel, ce qui rend possible d'examiner autrement, de réarranger, de rectifier des phrases et même des mots isolés. Les morphèmes peuvent être extraits du corps de la phrase, du flux du discours oral, et mis à part comme des unités autonomes qu'on peut non seulement mettre en ordre au sein d'une phrase mais aussi indépendamment d'un tel cadre, de manière à les faire apparaître dans un contexte très différent et hautement "abstrait". J'appellerais volontiers cela une "décontextualisation". » (Jack Goody, « Que contient une liste ? », in Goody 1979 [1977] : 145-146)

23. Ou de « traduction », pour reprendre le vocabulaire de l'*actor-network theory* chère à Bruno Latour et à ses collègues (cf. Akrich, Callon et Latour 2006).

24. Cf. Halbwachs 1994 [1925].

25. « C'est en ce sens que "voir" le paysage est affaire d'engagement dans une situation. [...] Le rapport visuel au monde, le régime scopique, peut alors être envisagé comme une activité pratique. » (Trom 2001 : 71)

mots clés / keywords : inventaire // database • médiation // mediation • patrimoine // National Heritage • regard // gaze • sociologie pragmatique // pragmatic sociology.

Bibliographie

AKRICH, Madeleine, CALLON, Michel et LATOUR, Bruno

2006 *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*. Paris, École des mines.

ARNHEIM, Rudolf

1976 [1969] *La Pensée visuelle*. Paris, Flammarion.

CHASTEL, André

1984 « L'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France », *Revue de l'art* 65.

FRAENKEL, Béatrice

1992 *La Signature. Genèse d'un signe*. Paris, Gallimard.

2003 « Signature et force graphique. Pour une pragmatique de l'écrit », *La Lettre de l'EHESS*, mars.

2007 « Actes d'écriture : quand écrire c'est faire », *Langage et Société* 121-122, septembre-décembre.

GOODWIN, Charles

2003 « Pointing as situated practice »,

in Sotaro Kita (éd.), *Pointing: Where language, culture and cognition meet*. Mahwah, Lawrence Erlbaum.

GOODY, Jack

1979 [1977] *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*. Paris, éditions de Minuit.

HALBWACHS, Maurice

1994 [1925] *Les Cadres sociaux de la mémoire*. Paris, Albin Michel.

HEINICH, Nathalie

2006 « L'Inventaire et ses critères ». Paris, ministère de la Culture.

LATOUR, Bruno

1993 « Le "pédofil" de Boa Vista – montage photo-philosophique », in *La Clef de Berlin, et autres leçons d'un amateur de sciences*. Paris, La Découverte.

MAUSS, Marcel

1950 *Sociologie et anthropologie*. Paris, PUF.

MELOT, Michel

2005 « Malraux le prémonitoire », *Medium* 2.

MERLEAU-PONTY, Maurice

1976 [1945] *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard.

PHOTOGRAPHER LE PATRIMOINE

2004 Paris, BNF (catalogue).

PONTILLE, David

2004 *La Signature scientifique. Une sociologie pragmatique de l'attribution*. Paris, CNRS.

PRINCIPES, MÉTHODE ET CONDUITE DE L'INVENTAIRE GÉNÉRAL

2001 Paris, éditions du Patrimoine.

TROM, Danny

1997 « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde », *Politix* 39.

2001 « Comment décrire un objet disputé ? Exercice de sociologie phénoménologique à la troisième personne », in Jocelyn Benoist et Bruno Karsenti, *Phénoménologie et sociologie*. Paris, PUF.

Résumé / Abstract

Nathalie Heinrich, *La construction d'un regard collectif: le cas de l'Inventaire du patrimoine* – Issu d'une enquête de terrain sur le travail des chercheurs de l'Inventaire du patrimoine, cet article a pour objet les « cadres sociaux du regard » patrimonial. Il décrit aussi minutieusement que possible, tout d'abord, les formes variées que prend le « travail du regard » d'un spécialiste. Dans un second temps, il retrace les modalités du passage de la vision à la représentation, en sériant les différentes procédures d'inscription (localisation cartographique, description scripturale, datation, informatisation) par lesquelles ces spécialistes passent de leur appréhension visuelle individuelle, sur le terrain, à une mise en forme standardisée, sous forme de dossiers accessibles à un nombre indéterminé de destinataires potentiels. Le « savoir-voir » constitué par l'expérience incorporée des spécialistes peut alors se transmettre à d'autres, des plus savants aux plus profanes, grâce à la médiation des mots, des images, des chiffres. Ainsi se construit un « regard » – au sens d'expertise visuelle – non plus individuel, incorporé et éphémère, mais collectif, médiatisé et durable.

Nathalie Heinrich, *The construction of a collective gaze: the National Heritage database* – Based on fieldwork carried out among researchers working at the National Heritage database, this article looks at the "social framing" of the National Heritage gaze. First, it describes as precisely as possible the different forms that a specialist's "gaze-work" can take. It then moves on to examine the different modalities of the movement from vision to representation, by classifying the different techniques of inscription (geographic pinpointing, written descriptions, dating and digitization) by which these specialists move from their individual visual apprehension in the field to a standardised representation in the form of dossiers available to an indeterminate number of potential readers. Thanks to the mediation of words, images and numbers, the specialists' embodied "see-how" can then be transmitted to others, be they expert or lay. In this manner, it is possible to fashion a "gaze" (understood as a visual expertise) that is no longer individual, embodied and ephemeral, but collective, mediated and lasting.